

410
6924

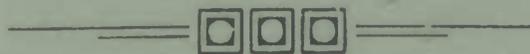
13

OFFERTA

SUR LE
PROGRÈS DE L'AMAZONIE
ET
SUR SES INDIENS.

PAR LE
PROFESSEUR IGNACIO BAPTISTA DE MOURA
PARÁ.

SEPARAT-ABDRUCK AUS DEN VERHANDLUNGEN
DES XVI. INTERNATIONALEN AMERIKANISTEN-KONGRESSES.



WIEN 1909.
A. HARTLEBEN'S VERLAG.



OFFERTA

M46.338

Sur le progrès de l'Amazonie et sur ses Indiens.

Par le Professeur Ignacio Baptista de Moura-Pará.

MESSIEURS,

Ne vous étonnez pas qu'un fils de l'Amazonie, de l'extrême Nord du Brésil, se soit empressé de répondre à votre appel, en apportant de ces lointaines régions, son faible contingent de données authentiques à cette assemblée de savants.

Le Brésil s'enorgueillit aussi d'avoir sa pleiade d'hommes qui se dévouent passionnément à toutes les branches des connaissances humaines, surtout à celles qui touchent de plus près à la vie et à l'économie de l'immense Continent où la Providence les a placés.

Nous sommes les héritiers de ces anciennes tribus guerrières, dont un grand nombre s'est laissé dompter par la civilisation; les autres, réduites à de petites populations errantes, s'éteignent peu à peu, sans que personne jusqu'ici soit arrivé à connaître parfaitement le mystère de leur existence et de leur nombre.

Cernés, en effet, au sein des lointaines forêts désertes de l'Amazone, du Tocantins, du Xingú, du S. Francisco et du Paraná, ils sont victimes de leur propre stérilité. Mais nous sommes aussi les pionniers d'un autre peuple qui grandit, chaque jour, par ses caractères d'altruisme et d'expansion, par la facilité avec laquelle il s'adapte à la civilisation et au progrès que lui apportent toutes les nations de l'Europe: Je veux dire, le peuple Brésilien.

Les restes des premiers maîtres du sol, les Indiens, s'affaiblissent de plus en plus, et je ne crois pas téméraire d'affirmer que dans 50 ans ils auront disparu de toute cette région de l'Amérique, sans presque pas laisser de traces de leur passage, à l'inverse de leurs congénères du Pérou et du Mexique.

Nous voyons, au contraire, que la civilisation a doté le Brésil de monuments durables; que tous ses efforts tendent à perpétuer ses progrès et qu'il offre, dans ce but, travail et fortune à tous ceux qui s'y rendent attirés par l'appât du gain ou par les incomparables merveilles de ses richesses naturelles.

Le Brésil compte aujourd'hui 26 millions d'habitants. Dans quelques années, ce nombre sera doublé, et le percement du canal de Panama, en déplaçant le centre de la navigation mondiale nous mettra plus en évidence auprès des autres marchés du monde.

L'Amazonie, si peu connue de ceux qui ne s'adonnent pas à la science américaniste, est arrosée par un grand nombre de fleuves larges comme de vraies mers intérieures. Ils sont constamment sillonnés de bateaux, qui apportent aux ports d'embarquement des milliers de tonnes de cacao, de caoutchouc, de châtaignes etc.; ils y reçoivent les marchandises importées des pays qui ont avec nous des relations commerciales.

Notre marine marchande, dans l'Amazone et ses affluents, en ce qui regarde le cabotage national, comptait en 1902 plus de 117 bateaux à vapeur jaugeant de 12 à 1200 tonnes. L'exportation du caoutchouc augmente tous les ans; depuis 1902, nous avons un excédent annuel de 10,942.324 kilos valant en livres sterling 12,729.166. Ce caoutchouc, nous l'exportons en Angleterre, en France, en Allemagne et en Italie; le kilo varie de 6 à 7 sh., d'où l'on voit que c'est notre produit le plus haut côté.

La production annuelle du Cacao en Amazonie se monte à plus 3,569.386 kilos, valant à peu près 18.700 £ à raison de 12 ou 13 pence le kilo. Ses débouchés principaux sont: la France, l'Amérique du Nord et l'Angleterre.

La production annuelle de la châtaigne atteint à 71.057 hectolitres, ce qui donne, à raison 1 £ 5 sh. l'hectolitre, un rendement supérieur à 62.500 £. Elle va presque toute en Angleterre et aux États-Unis.

Ce mouvement commercial se produit sans que les petits groupes d'Indiens, qui errent dans les forêts avoisinantes, embarrassent nullement cette active expansion mercantile de leur patrie. Comme ils se confinent dans les hauts fleuves, en des endroits inaccessibles à la navigation à vapeur, c'est rare qu'ils attaquent l'une ou l'autre baraque d'audacieux extracteurs de caoutchouc, assez osés pour s'aventurer dans ces déserts, en quête de nouvelles

sources de richesses. Si parfois ils recourent au meurtre, c'est presque toujours pour se venger des vexations, que leur font subir ceux, qui se prétendent civilisés et qui les pourchassent comme des fauves. Et ainsi disparaît peu à peu cette race digne de nos études et de notre pitié. Un fait curieux, c'est qu'ils laissent volontiers initier leurs enfants à la civilisation, tandis que les anciens, têtus et rebelles, meurent au sein de leurs forêts, sans dévoiler les arcanes de leurs traditions ni les mystères de leur origine, que souvent eux-mêmes connaissent seulement par leurs légendes, fidèles à leurs coutumes et à leurs mythes et regardant d'un œil apathique les progrès de la civilisation.

Nos villes sont actuellement aussi bien policées que les vôtres; elles sont desservies par des chemins de fer et des tramways électriques. Rien qu'au Pará, l'année dernière plus de 15 millions de billets ont été distribués. L'Instruction est chez nous l'objet d'une attention particulière des gouvernements. Les écoles dans l'Amazonie se sont repandues d'une façon extraordinaire; nous comptons au Pará plus de 11.866 élèves de l'instruction primaire, environ 1700 de l'instruction secondaire, des cours supérieurs et des écoles professionnelles.

Ces Indiens, dont je viens de vous parler, presque personne ne les connaît. Seuls les courageux explorateurs qui vont exprès les chercher dans leurs repaires, à des milliers de kilomètres de tout lieu habité, peuvent en parler. Ils ne nous ont laissé que l'un ou l'autre néologisme que notre langue a conservé, comme les noms de certaines de nos rivières, de nos montagnes et de nos villes.

A ce propos, vous me permettez, de vous exprimer mon étonnement de ne pas voir la langue portugaise figurer dans les délibérations de ce congrès. Si l'Américanisme a pour programme d'étudier ce grand continent sous tous ses aspects physiques et sociaux: sa géographie, son histoire, son ethnographie, sa flore, en un mot, tous les phénomènes psychiques et naturels qui s'y manifestent ou ont disparu, comment peut-on laisser dans l'oubli l'étude d'une langue parlée par la septième partie des habitants de ce continent? Il y a dans l'étude d'une langue des éléments ethniques qu'on ne saurait négliger impunément, car, comme l'a dit quelqu'un, la langue d'un peuple, c'est sa propre histoire.

Je demande donc, que ce congrès ne se sépare pas sans voter l'adoption du Portugals ¹⁾, à l'exemple de l'Espagnol, pour nos délibérations futures. J'émet de plus le vœu que, pour une de nos prochaines réunions, l'on choisisse une ville de l'Amérique du sud, afin d'étudier de plus près, sur les lieux mêmes, les traditions de ces peuples mystérieux, les incalculables richesses que cette région offre à la civilisation, et pour tout dire en un mot. ce pays merveilleux, où l'avenir réunira pour les plus nobles entreprises, les descendants des savants, qui, aujourd'hui, cherchent à éclaircir les ombres de ses commencements.

Vous me permettrez, de vous offrir quelques notes de mes voyages au Tocantins de l'Amazone très intéressantes pour nos études.

1. Les »Chérentes«, tribu indienne du Tocantins (État du Pará, Brésil).

Sur tout les parcours du Tocantins, on rencontre des représentants de la tribu des »Chérentes« peuple très répandu et d'un commerce facile: les uns se font rameurs, d'autres compagnons, presque des esclaves.

Ils habitent une étroite région sur l'une et l'autre rive du Tocantins, à la limite des trois États de Pará, Maranhão et Goyaz, étant toutefois plus nombreux sur ce dernier territoire.

Les »Chérentes« sont doux; la famille chez eux est bien constituée et ils acceptent volontiers les bienfaits de l'instruction religieuse, que l'évêque de Goyaz leur fait distribuer.

Les chefs sont respectés non seulement dans leur village, mais encore partout où ils se présentent revêtus de leur uniforme de capitaines.

Si un village devient trop peuplé, on en fonde un nouveau, sous la direction d'un autre capitaine, indiqué par le chef du village qu'on vient de diviser.

Les représentants de cette tribu ont les traits épais, la taille moyenne, les cheveux durs et raides. Ils ne se tatouent pas, et ne portent sur le corps aucune marque; mais tous présentent les caractères de la race mongol.

¹⁾ Diese Frage wurde bereits auf dem Kongresse in zustimmendem Sinne geregelt. Die Redaktion.

Dans leurs bourgades, ils vont tout nus à la façon des sauvages; mais en ville, ils se vêtent en civils ou en militaires, selon leur catégorie.

Ils se sont baptiser, pour se donner plus d'importance chez eux, et s'adonnent, par tolérance, à certains actes de la religion catholique, mais, au fond, ils n'abandonnent pas leurs croyances primitives. Ils célèbrent les saisons de l'année; à certaines époques, ont des fêtes et des cérémonies en l'honneur des fourmis, des poissons et des animaux de la forêt.

Les chefs visitent tous les ans la capitale de Goyaz, pour obtenir des gouverneurs et des présidents une grande abondance de présents et de grades pour les individus dont ils présentent les noms. Il n'est pas rare que quelque farceur des chancelleries de l'état biffe l'un ou l'autre nom pour tromper les trop simples habitants de ces déserts. Mais le plus curieux, c'est que l'état doit accorder les grades, fournir des uniformes et des képis pour ces nouveaux officiers absents, auxquels, qu'ils soient gros ou maigres, ils se devront servir.

De retour à la tribu, le chef est fêté comme un ambassadeur. On l'entoure, on écoute ses récits et ses conseils, on accepte les dignités et l'on s'informe des devoirs de ses nouvelles positions.

Le chef de la tribu, est comme dans l'anglicanisme, le propre chef de la religion. C'est lui qui pontifie dans les actes du culte sauvage. A cette occasion, il se revêt des ornements particuliers à la tribu, puis, en présence des hommes, qui sont tous debout et gardent un silence respectueux, il chante, en dansant, les invocations propres à la circonstance.

Après ces actes du culte, viennent les danses et réjouissances qui se prolongent longtemps jour et nuit. C'est le temps où la commune règne dans la tribu, où viennent »s'ensauvager« au milieu des indigènes nombre de civilisés des bourgades et villages voisins.

La constitution civile des »Chérentes« n'admet pas l'égalité absolue: il y a une espèce d'aristocratie de caste, à laquelle appartiennent sans doute les descendants des anciens héros ou capitains. Les garçons et les filles de cette noblesse sont destinés à se marier entre'eux. Dans ce but, dès leur première adolescence, ils doivent quitter leurs familles, pour se retirer dans deux grandes barraques, assignées, l'une aux hommes, l'autre aux femmes, et que les habitants appellent »Convents«.

C'est, en effet, une espèce d'asyle ou de collège où les jeunes garçons apprennent à manier l'arc pour la chasse et la pêche, et les jeunes filles la tenue d'une maison rustique. Ceux qui n'appartiennent pas à cette noblesse forment la plèbe et n'ont d'autre avenir que la prostitution et les rudes travaux de la glèbe.

Le mariage se traite entre les familles. Les parents décident de l'avenir de leurs enfants sans les consulter. Une fois fiancés, les jeunes gens acceptent le mariage plus pour se voir livres de leur prison que par amour.

Le jour marqué pour la noce est un jour de fête pour toute la tribu: on dirait qu'ils se réjouissent du bonheur d'un parent, de leur propre frère. Chacun se revêt de ses plus beaux atours. On prépare un copieux festin, qui permette de s'amuser pendant trois jours.

La fiancée, entourée des membres des deux familles, de ses amies et des anciens de la tribu, attend dans la maison où est apprêté le banquet de noces.

Le fiancé, accompagné de tous les garçons de la tribu est obligé de passer par l'épreuve du »Toro«, c'est-à-dire, de porter sur l'épaule un morceau de bois d'un poids égal à celui de sa fiancée. Il doit faire cet exercice depuis le »Convent« jusqu'à la maison où l'attend sa future. Le long du chemin, ses compagnons le saluent de leurs moqueries, et, si pour une raison ou pour une autre, le jeune homme faiblit en route, alors, ce sont des huées et le mariage n'a pas lieu.

Nul doute que cet accident n'arrive de temps à autre de propos délibéré, quand le fiancé n'aime pas le choix fait par ses parents. La condition de la femme indigène n'est pas précisément servile et animale, comme c'est le cas en Orient. Elle est loin d'être esclave comme la femme en Perse, ou malheureuse comme la Chinoise. Le gouvernement de la maison lui appartient sans conteste; l'éducation des enfants est, jusqu'à un certain âge, tout entière entre ses mains, spécialement celle des filles qu'elle élève jusqu'à l'adolescence.

Tandis que l'Indien passe son temps à chasser, à pêcher ou à dormir dans la »taba«, la femme et la fille travaillent aux champs à la culture du manioc et préparent les mets propres au goût indigène.

Le transport du manioc, dans des paniers spéciaux (aturas), depuis la plantation jusqu'à la maison, développe chez le beau sexe

les forces physiques, leur donne un aspect viril, au détriment de cette délicatesse plastique, qu'elles avaient dans leurs premières années de jeunesse.

Si l'Indien n'aime pas sa femme, il la regarde, au moins, comme une compagne amie et nécessaire.

Dans mon voyage, au Tocantins en 1896, j'ai observé qu'en ce qui regarde la volupté, les mœurs des »Chérentes« sont plus pures que celles des civilisés. Si la prostitution existe parmi eux, elle y a été introduite par les peuplades environnantes. Ainsi l'on m'a raconté que près de leurs villages situés aux bords d'un rapide du haut Tocantins, appelé »Lageado«, il se produit beaucoup d'abus, mais ils sont diés aux mariniers, qui montent le fleuve, auxquels les »Chérentes« viennent aider à pousser leurs barques.

Les »Chérentes« sont, comme tous les cabocles, très superstitieux et ont pour les morts un culte sacré. Quand un Indien de cette tribu meurt, ses parents lui font des funérailles. Ils creusent en terre une fosse de forme cylindrique ou cubique; tressent une natte et en tapissent le fond de ce tombeau. L'indien mort est étendu sur cette natte, le corps adossé au mur de terre. On place à côté de lui ses arcs et ses flèches, avec une cruche d'eau et des vivres, pour que, s'il a faim, il n'ait pas besoin de revenir sur la terre. Ensuite, on lui étend sur la tête une autre natte, soutenue par des pieux, en forme de bâche ou de dôme rustique qui permet d'isoler le cadavre lorsqu'on le couvre de terre. Il est probable que les pieux qui soutiennent la natte pourrissent avec le temps, quand la voûte intérieure de terre s'est déjà solidifiée.

L'illustre Baron *de Marajó* du Pará, examinant dernièrement la conservation des »Igaçabas«, déterrées depuis quelques mois par M^r *Aureliano Guedes*, dans la région de l'Amapá, remarqua des fosses semblables, dues sans doute au même procédé, et qui, en isolant les »Igaçabas« assurèrent leur conservation pendant des siècles.

A propos de la position assise que les Indiens donnent à leurs morts, et qui, selon la remarque que j'en ai faite, est aussi la position où dorment les »Eperviers«, j'admets, d'accord avec le professeur *Bezzerá d'Albuquerque* l'évolution de la posture de repos chez l'homme: l'horizontale a été la dernière étudiée.

Les »Chérentes« sont spirites: ils évoquent les âmes des chasseurs, des pêcheurs, des laboureurs célèbres déjà morts pour qu'elles leur indiquent les bons endroits pour la chasse. A la pêche,

et aussi pour savoir si les pluies tarderont à venir fertiliser les semailles.

Les médiums choisis pour cet exercice considéré le plus sacré du rituel indigène sont les plus âgés, les plus expérimentés, les plus laborieux, les plus considérés et les plus courageux de la tribu. Ils se retirent dans une hutte, où, couchés sur le sol nu, ils passent plusieurs jours dans le jeûne et la prière, jusqu'à ce que les esprits invoqués parlent et répondent aux questions posées.

Je crois bien qu'en tout cela, il y a de la supercherie, beaucoup de superstition indigène et de crédulité infantile.

Ce fait, outre qu'il apporte le témoignage peu suspect d'une race primitive en faveur des théories extravagantes d'*Alan Kardeck*, donne un certain cachet de supériorité à l'évolution subjective de nos ancêtres. Pour l'Indien, en effet, l'esprit représente non seulement la partie indépendante du corps, mais encore la fonction complexe du courage, de l'intelligence et de la finesse.

J'ai su ces détails et bien d'autres par quelques habitants de ces déserts et par deux Indiens de cette même tribu, devenus domestiques dans une famille qui passa la nuit avec moi chez *José da Costa*, au bord du rapide de Itaboca. Ces Indiens étaient deux vrais philosophes: l'un était encore jeune, l'autre paraissait plus âgé.

Nous dormîmes, cette famille et moi, sous une véranda ouverte. J'entamai la conversation avec le maître des deux »bugres«, et ce fut seulement alors que je remarquai que mes deux Indiens, couchés par terre, comme deux levriers, sans le hamac de la vieille dame, causaient entre eux, à voix basse, dans leur idiome.

Je leur dis de venir au milieu de la salle causer avec nous et nous expliquer le sens de leurs paroles. Ils restèrent muets. La dame m'assura qu'ils chantaient fort bien, et je les priai de nous le montrer. Le plus jeune murmura quelque chose qui fit rire l'autre. Le maître m'expliqua alors qu'ils se disaient entre eux que je ne leur donnerai rien pour leur peine. Je leur promis des vêtements et de l'argent. Ils s'accroupirent par terre, se consultèrent sur le choix du morceau, et d'une voix très juste commencèrent un duo: c'était une chanson indigène vraiment riche d'harmonie. Tous, nous les applaudîmes: enthousiasmés, ils entonnèrent d'autres chansons où ils exhalèrent leurs regrets du pays en des strophes mélodieuses. L'un avait une voix de baryton, l'autre de basse et ils chantèrent avec tout d'âme et d'expression, qu'en un clin d'œil, la caravane

des rameurs qui avaient là leurs canots, accourut à la maison pour les écouter. Je regrettais de ne pas voir présents l'immortel *Carlos Gomes* et le génie créateur de *Gama Malcher*. Ils auraient pu s'inspirer de cette musique vraiment nationale, vierge comme le sein des forêts où demeurent ces chanteurs, harmonieux comme le murmure du ruisseau vient égoutter son eau cristalline dans le rapide bouillonnant. On dit que l'ouverture du *Guarany* est tirée d'une chanson de sauvage. Eh bien! que d'opéras immortels ne pourrait-on pas écrire sur les motifs de ce chant si simple et si éloquent!

Certainement la «Iára» de *Malcher* emprunterait de nouvelles beautés à notre nature si riche, où il semble que les hommes de la forêt apprennent les règles de l'harmonie en écoutant le doux chant des oiseaux qui les entourent.

Des applaudissements frénétiques accueillirent les dernières notes des Indiens. Ne comprenant rien à ces manifestations, ils se recouchèrent sur la terre humide, sous le hamac de leur maîtresse. On m'a dit qu'à leur baptême l'un a reçu le nom d'Antoine, l'autre, de José. Dans leur tribu, on les aurait baptisés autrement: le premier se serait appelé «Once», le second «Serpent à sonnettes».

Les Indiens donnent à leurs enfants le nom du premier incident qui marque leur existence. Ainsi, un papillon vient-il à voltiger au-dessus d'une petite fille qui n'a pas encore de nom, elle s'appellera «Papillon»; se produit-il un incident entre un cerf et un petit garçon, son nom sera «Cerf». J'ai connu, pendant ce voyage que j'ai fait au milieu d'eux, une Indienne qui s'appelait dans leur langue «Jonc» et une autre «Lune». Ils gardent ces surnoms, même après le baptême, comme noms de combat.

Mais qu'ils étaient bien différents, cette «Once» et ce «Serpent à sonnettes» qui, après avoir été si puissants dans leurs tribus, en étaient arrivés à un tel degré de servilisme au milieu des blancs!

Il est grand temps que le Gouvernement s'occupe d'instruire ces peuples en leur envoyant au moins un maître d'école!

2. Les «Eperviers», tribu Indienne anthropophage, la plus redoutée du haut Tocantins (Pará, Brésil).

Le 29 Avril 1896, j'arrivai, chargé d'une commission scientifique, chez *Raymundo Liart*, haut Tocantins. Comme c'est le mois

où le fleuve atteint son niveau maximum, un petit four qui se trouvait sur un plateau, à mi-hauteur de la berge où étaient les maisons d'habitation, disparaissait presque sous l'eau. Nous grimâmes difficilement par un escalier grossièrement taillé à même dans la pierre. Heureusement, dans la première cabane où j'entrai, je rencontrai un jeune homme à la physionomie avenante, cheveux longs, d'un noir de jais, flottant sur son dos: c'était un »Gravião-Epervier« un représentant de la tribu la plus redoutée du Tocantins, un de ces batailleurs, dont la seule approche causait de l'effroi aux autres Indiens. Je le saluai, lui fis des signes d'amitié, le sympathique jeune homme me répondit à peine par un bon et large sourire, laissant voir deux belles rangées de dents régulières et d'un blanc d'ivoire. Ensuite il se leva; il était d'une taille plus élevée que les autres Indiens que j'avais eu l'occasion de voir jusque-là; sa démarche était noble et fière comme celle d'un grand seigneur. Sa figure était régulière, rehaussée par un front large et intelligent. Des yeux large, ouverts et expressifs, un nez un peu fort mais peu aplati, pas de barbe, des lèvres grosses, où l'on voyait le trou destiné à recevoir le morceau de bois rond, parure distinctive de presque toutes les tribus du Tocantins. Il avait les épaules larges, le ventre peu proéminent, les mains fines et délicates, les doigts des pieds démesurément écartés. Mais ce qu'il avait de plus remarquable dans ce jeune homme, c'était sa chevelure, abondante, soyeuse et lustrée comme s'il avait l'habitude de la soigner avec quelque huile silvestre.

Je ne comprenais rien à sa mimique, ni lui à ce que je lui disais; il se limitait simplement à répéter tout bien que mal mes paroles.

Entre temps, arriva M^r *Liart*, armé d'un bon fusil et portant sur l'épaule un gros cerf qui nous fournit un excellent souper. Il était accompagné d'un autre Indien. Celui-ci n'avait pas d'armes, ce qui ne l'empêchait pas d'être un bon compagnon de chasse, car avec son flair de sauvage, il était de la plus grande utilité à son maître. M^r *Liart* nous affirma que c'était le plus intelligent des deux; il le montrait assez dans sa physiognomie. De taille moins élevée que l'autre, ses traits étaient aussi moins rudes. Il paraissait d'une perspicacité extraordinaire, cheminant dans la forêt derrière le chasseur comme un chien fidèle et le tirant par le pan de l'habit, quand il voulait lui montrer un cerf ou un autre animal que sans

lui son maître n'aurait pas vu. Avec lui, aucun danger d'une de ces trahisons de sauvage, car, outre qu'il n'avait pas d'armes, la région habitée par la tribu dont il était originaire se trouvait de l'autre côté du fleuve qui, à cet endroit avait plus de 4 kilomètres de largeur.

Les »Eperviers« descendent rarement au bord du Tocantins; ils ont leurs villages au centre de l'immense territoire situé entre la rive droite du fleuve et une partie de l'état du Maranhão. Ils n'ont pas d'embarcation; ce sont de bons marcheurs, ce que dénotent leurs pieds larges, aux doigts très écartés. Dans la forêt, ils font preuve d'une sagacité rare, ne se trompant jamais de chemin, et évitant les dangers où tout autre tomberait infailliblement. Leurs armes sont: la flèche terminée par une pointe en os, la »Taquara« espèce de lance creuse, à pointe de bois dur que les Indiens font voler en l'air avec une extrême dextérité, et l'arc, fait d'un bois spécial »le bois d'arc«, beaucoup plus haut qu'eux, et si raide, qu'aucun de nous ne pouvait lui imprimer le moindre mouvement de flexion, tandis qu'eux le manient avec la plus grande aisance.

Par leur grande taille, les »Eperviers« doivent descendre des fortes tribus Indiennes qui occupèrent le sud de l'Amérique. *Liart* nous a assuré d'avoir appris des rares visiteurs de cette tribu avec lesquels il a pu se mettre en contact, qu'ils aiment les longs voyages et qu'ils appartiennent à une nation très puissante et nombreuse. Je regrette de ne pouvoir donner pour le moment plus d'informations sur ce tribu si importante de la vallée du Tocantins, la raison en est que ces Indiens évitent les civilisés et sont d'un laconisme calculé dans leurs réponses, à l'inverse de la généralité de leurs congénères. Dans le pays, on dit qu'ils sont anthropophages, d'où le nom d'»Eperviers« que leur ont donné les autres tribus et la terreur que leur apparition répand partout.

Je passai agréablement à les voir lancer leurs flèches en l'air avec une force si bien calculée, qu'elles ne manquaient jamais, en tombant, le but que nous leur marquions. Je les fis chanter et danser. Dans mon carnet, je pris quelques mots de leur langue, ainsi: trapucaré ou uiaterinân qui veut dire »Once«; — Coiry, coutelas —; jarigrina, citrouille —; buinahará, jeune fille etc. Je leur montrai d'autres objets qui avaient quelque rapport à l'homme, et je remarquai qu'ils terminaient toujours en »nā«.

Les »Eperviers« cultivent la musique, mais ils ignorent l'harmonie. Ils apportèrent une espèce de flûte et une grossière clarinette de bambú, avec une »maracá«, castagnettes en fruits de calebassiers. Puis ils se mirent à gambader, soufflant et entrechoquant leurs calebassiers, ce qui produisait une cacophonie indescriptible. Leur danse même avait quelque chose de sauvage, et paraissait plutôt une gambade désordonnée.

Tous les objets indigènes que je puis obtenir ce jour-là, je les ai remis au musée Göldi, du Pará; ce sont les premiers objets d'art des »Eperviers«, qui soient entrés dans cet établissement.

La nuit survint; M^r *Liart* et sa famille se retirèrent à l'intérieur de l'habitation. Quant à mon compagnon, aux deux Indiens et à moi, nous restâmes dans la grande salle ouverte d'entrée.

Je remarquai que les »Eperviers« ne se couchèrent pas pour dormir; ils s'accroupirent contre le mur et dormirent mieux que nous dans nos hamacs.

3. Mythologie Indienne. Legende de la »Muiraquítan«.

A l'existence phantastique ou réelle des Amazones sur le continent amazonien se rattache l'apparition des pierres appelées »Muiraquítans«: Elles sont de grandeurs et de conformations variées, comme les cailloux roulés par les eaux de nos ruisseaux; mais la forme qu'elles affectent d'ordinaire est celle d'une grenouille.

Déjà, au temps de la colonisation elles étaient rares, et de nos jours, elles sont d'autant plus précieuses au très petit nombre de collectionnants qui en possèdent. Nous croyons toutefois que les plus importants musées du monde doivent en avoir quelques exemplaires.

Buffon leur donne le nom de »Jades«, pierres néphritiques, et les considère comme une matière mixte, intermédiaires entre le quartz, le mica et le talc.

Omalius les classe dans la famille des silicides d'un sous-genre qui conserve le nom de feldspat. *Humboldt* en parle également et dit que c'est du feldspat commun.

Les Jades, classification consacrée par la science, dans le cas qui nous occupe, sont appelées néphritiques, mot qui par son étymologie grecque, veut dire propre pour les reins. C'étaient en

effet les principales maladies contre laquelle la crédulité des indigènes croyaient que ces pierres étaient un antidote souverain.

Elles sont très dures. A l'échelle décimale de Mons, leur dureté est classée entre 7 et 8, c'est-à-dire qu'elle tient le milieu entre la topaze et l'émeraude et qu'elle ne peut être rayée que par cette dernière et par le diamant.

Le chanoine *Francisco Bernardino de Sousa*, dans son livre »Souvenirs sur les curiosités de la vallée de l'Amazone«, affirme d'avoir en sa possession une des ces pierres, qui, dit-il, est d'un vert de Corse ou de Gabbro. Toutefois, la couleur des »Muiraquîtans« peut être plus ou moins verte; on en trouve qui sont d'un jaune topaze et même couleur de cire jaune, transparente aux extrémités. Le couleur dépend de l'espèce de sel qui s'infiltré dans la silice.

On se demande si la »Muiraquîtan« est une pierre artificielle, ou si elle était simplement extraite de mines dont l'emplacement est resté toujours inconnue à toutes les autres tribus.

Nous disons artificielle, ce qui, aux yeux de la science, serait une absurdité, si nous ne devions faire attention à la taille qu'affectent les »Muiraquîtans« et à cette circonstance que quelques-unes sont percées de part en part; cette dernière particularité, ou l'époque où devaient exister les Indiens qui portaient ces pierres, n'explique ni l'espèce ni la nature de l'instrument dont ils se sont servis pour faire ces entailles et ces trous. Historiquement parlant, il est impossible qu'à cette époque, il y eût des instruments capables de percer des pierres aussi dures, ce qui nous conduit à l'autre hypothèse plus hasardée et moins scientifique d'attribuer au travail de l'art la confection de ces pierres, procédé que jusqu'ici la science n'a pu découvrir.

Un fait est certain, c'est qu'ils étaient un souvenir que les Amazones donnaient à leurs amants au temps où elles les admettaient auprès d'elles. De plus, la superstition indigène, et même une partie de la population à demi civilisée leur attribuaient des propriétés extraordinaires. Les »Muiraquîtans« comblaient de félicités ceux qui les portaient, les faisaient réussir dans toutes leurs entreprises, surtout les préservaient ou les guérissaient des maladies de reins ou des voies urinaires. Dans les études d'ethnologie, on trouve sur ce point, une certaine ressemblance entre les peuples primitifs de l'Amérique et les anciens habitants de l'Asie;

les uns et les autres se servaient en effet des Jades comme d'un talisman ou d'un fétiche.

Au commencement, on ne rencontrait pas de Jades dans la vallée de l'Amazone, de là, l'antique hypothèse de l'exode des peuples de l'ancien continent vers le nouveau. Mais le Dr. *João Coelho* a trouvé, nous-a-t-il affirmé, une grande quantité de Jades dans les fleuves Trombetas et Tapajoz. Il les a fait analyser à Lisbonne, et on les a classées comme telles, ce qui achève de détruire cet argument du principe ethnographique.

Les »Amazones« ou »Icamiabas« étant la seule tribu en possession de ces précieuses pierres, furent circuler sur leur existence une gracieuse et poétique légende. Nous allons essayer de la rapporter en un langage auquel le stoïcisme de notre époque et l'aridité des sciences positives tirent sa couleur et sa vie.

Il y avait, près des sources du Phamundá ou Jamundá, patrie mystérieuse de ces femmes guerrières un lac de toute beauté qu'on appelait »Jaci-narua«, nom qui veut dire »Miroir de la Lune« divinité à laquelle il était consacré comme un splendide temple préparé par la nature même.

Des arbres gigantesques aux formes extraordinaires ombrageaient de leurs branches fleuries de mille couleurs les bords de cette nappe azurée et tranquille comme la pensée des croyants qui y venaient. L'anneau de sable blanc qui l'entourait en tous sens était l'agenouillement d'argent des séductrices pénitentes.

On raconte que, à une certaine époque de l'année, quand la lune dans son plein se mirait avec sa magnificence printanière, dans les eaux calmes du lac, dont la croyance indigène faisait la demeure de la »Mère de la Muiraquitán«, prêtresse de la divinité, les Amazones ou Icamiabas, femmes sans maris, venaient de loin, en pèlerinage par des chemins qu'elles seules connaissaient, se prosterner sur le sable argente qui bordait le lac. Qui, à force de supplications, de larmes, d'hymnes, elles demandaient la rémission des fautes qu'elles avaient commises sous l'impulsion du besoin de la nature, ou de la dure nécessité de ne pas laisser périr la tribu par la stérilité.

Après plusieurs jours de veilles et de larmes, une des croyantes, sûre de sa régénération plongeait, à une heure avancée de la nuit, au fond de cet abîme. Elle y recevait, des mains de la »Mère de la Muiraquitán« la pierre précieuse, avec la forme et

les dessins qu'elle désirait. Elle la rapportait avec respect sur la plage, où l'accueillaient avec des chants de triomphe et des actions de grâce, ses compagnes à genoux, des cheveux au vent et rayonnantes de sauvage beauté.

Toutes, les unes après les autres répétaient le même acte de dévotion. Quand elles revenaient à la tribu, bien rare était l'Amazone, même la plus impénitente, qui ne rapportât la précieuse pierre verte pour en faire cadeau aux complices des fautes futures et des prochaines réparations prétiques.

Cette pierre, qu'elles croyaient retirer du fond de l'eau à état de pâte et avec la forme qu'elles avaient demandée, se solidifiait à la lumière, de sorte qu'il devenait humainement impossible de la soumettre à une nouvelle taille.

A l'époque de leur péché, les Icamiabas remettaient ce talisman à leurs maris adventices, pour les préserver de tous les maléfices qui auraient pu les empêcher de renouveler les fiançailles des années suivantes. Les pèlerinages au lac Jaci-naruá se répétaient et l'envie d'avoir de ces présents portait les femmes des autres tribus à permettre à leurs maris d'accepter à l'époque marquée, l'invitation des excentriques Amazones.

Si la légende nous rapporte que les »Icamiabas« allaient cueillir les Muiraquitans au fond du lac, et qu'elle les en rapportaient avec la configuration désirée, c'est une preuve que cet endroit était un grand dépôt de ces fétiches, trouvés sans doute par quelques femmes; celle-ci rapportèrent le fait à d'autres et de là naquit plus tard la croyance de toute la tribu.

L'existence de ces pierres, ainsi taillées calibrées et en si grand nombre dans ce lac ne serait-elle pas, par hasard, l'indice que là, dans les temps antérieures, a vécu un peuple dont le degré de la civilisation se perd dans la nuit des temps!

Un vétérinaire, en garnison à Cayenne, affirma à *la Condamine* qu'en faisant partie d'un détachement désigné pour reconnaître l'intérieur de ce pays, en 1726, il avait visité une région habitée par les Amicuanes, peuples aux longues oreilles qui occupait des sources de l'Oyapock, fleuve qui se jette dans l'Amazone. Il y vit au cou des femmes les pierres vertes qui n'étaient autres que les »Muiraquitans«; comme il leur demandait d'où elles provenaient, elles lui répondirent qu'elles les avait rapportées du pays des femmes qui n'ont pas de maris, pays qu'elle jugeaient à 7 ou 8 lieues à l'ouest.

Au moment où nous mettons la dernière main à ce petit travail, nous avons appris que le Dr. *Joas Coelho*, reçut un jour l'invitation d'aller ramasser un grand nombre de ces précieuses Jades, sur une des plages du Rio Tapajoz, près de la ville d'Areiro. Celui qui l'invitait lui dit, que chaque fois qu'on plongeait on rapportait une »Muiraquîtan«. Si ce fait est vrai, il nous ferait croire, que les Icamiabas (Amazones) ont établi autrefois leur campement sur ces plages, dans un endroit conquis plus tard par le fleuve; hypothèse du reste semblable à celle que nous avons déjà émise au sujet de ces mêmes »Muiraquîtans« à l'endroit, qui dans la suite est devenu un lac mystérieux et sacré.

La position du lac Jaci-Uaruà est aujourd'hui géographiquement connue.

■ ■ DRUCK VON ■ ■
FRIEDRICH JASPER IN WIEN
